

maison solitaire avec douze jeunes arbres à côté dans le fond d'un ravin où il n'y a d'eau qu'en été. Yacylghoun se distingue dans le désert comme se verrait un bouquet de violettes perdu sur la place de la Concorde. On y compte douze maisons et de maigres champs au bord d'un torrent à sec auquel suppléent une mare artificielle et un puits de quarante brasses. Puis c'est, dans une dépression de trente mètres, les cent vingt maisons d'Oitoghrak disséminées dans les arbres et les cultures,



Femme turque et sa fille en voyage.

et l'on y retrouve ce plaisir, vieux déjà et toujours nouveau, de parcourir, en sortant du désert, les belles allées de parc des oasis où les masures les plus délabrées prennent, comme les mendiants aux haillons les plus invraisemblables, un aspect agréable et joyeux.

Le 4 novembre, à dix heures du matin, nous traversâmes le lit caillouteux de la rivière de Kéria, large de trois cents mètres, où coulent deux ruisseaux dont le volume, insignifiant à cette époque, est bien moindre que celui des canaux dérivés en amont pour arroser la campagne et qui, se rejoignant en aval de l'oasis, reconstituent la rivière. Celle-ci, bordée d'une forêt semblable à celle du Nia d'aria, va se perdre à quinze jours au nord dans les sables du Gobi.